

antipathique l'une à l'autre. Il en est de même entre les Allemands du nord et ceux du Danube moyen. L'hostilité qui règne entre eux est certaine. Au début de la guerre franco-allemande, on souhaitait à Vienne la défaite des Hohenzollern. A une fête donnée salle Sophie, le public siffla le chant « Je suis Prussien — *Ich bin ein Preusse* », tandis qu'il saluait *la Marseillaise* de tonnerres d'applaudissements. Ces sentiments, bien que ne se manifestant plus sous une forme si expressive, se sont cependant maintenus avec tant d'évidence, qu'un des auteurs pangermanistes écrivait l'an dernier : « On ne nous aime pas à Vienne (1). » Aussi l'alliance avec l'Allemagne, admise comme une nécessité politique, ne fut jamais vraiment populaire; lorsque M. Ugron l'a récemment attaquée à Pesth, le *Vaterland*, de Vienne, n'a pas hésité à reconnaître que, sous l'influence de cette alliance, l'Autriche se démoralisait de plus en plus.

La diversité des caractères contribue à expliquer cette absence totale d'affinités. Le Viennois est affable, simple et gai. La morgue sévère du Prussien lui est insupportable. La rude main des Hohenzollern lui déplaît. Il repousse avec horreur l'idée de devenir son vassal. Les Allemands qui pensent ainsi en Autriche sont de beaucoup les plus nombreux, aussi est-ce une des raisons qui permettent de croire que la grande masse restera toujours réfractaire aux violences comme aux séductions des Pangermanistes.

La répartition des races sur le sol cisleithan tend encore à maintenir cet état d'esprit. Sauf dans le nord de la Bohême, en contact direct avec la Saxe, et dans le Tyrol, qui touche à la Bavière, les Allemands de Cisleithanie sont séparés de l'Allemagne par la masse très dense de six millions de Tchèques. Or, cette barrière, en raison de la pro-

(1) « ... in Wien liebt man uns nicht... » *Deutschland bei Beginn des 20. Jahrhunderts*, p. 100. Militär-Verlag R. Félix, Berlin, 1900.